

**Femmes harcelées dans la rue,
agressées dans les lieux publics :**

**luttons, militons, et battons-nous.
Au sens propre.**

(Pétons-leur la gueule)

Je crois en la force des mots. Je crois aussi au pouvoir de l'éducation. Je crois aux actes raisonnés, aux convictions exprimées avec pondération ou avec force, je crois à tout cela et j'ai la foi, car il en faut pour militer. J'expliquais (dans ce texte¹) pourquoi je pense le féminisme nécessaire, puisqu'il profitera aux filles mêmes de nos détracteurs.

Bien sûr, il faut sans cesse remettre l'ouvrage sur le métier, et cela nécessite du courage, de continuer à lutter. Mais nous n'avons pas le choix, comme le dit Line : nos yeux sont ouverts, nous ne pouvons pas les refermer.

Je crois donc en la force des mots, et en l'éducation. J'y crois tellement que je suis prête à passer pour une cinglée quand j'explique que nous devons éduquer nos garçons à ne pas être des agresseurs sexuels². Ce texte a beaucoup choqué, la plupart des gens trouvant bien plus logique d'éduquer les filles à éviter le viol en le leur présentant comme un risque NORMAL, plutôt que d'éduquer les garçons à ne pas violer.

On m'a dit aussi qu'il était criminel de ma part d'oser considérer nos enfants mâles comme de potentiels agresseurs sexuels, puisque les agresseurs, ce ne sont pas eux, ce ne seront pas eux, jamais.

On m'a dit que la rue c'est dangereux, que c'est normal, que c'est un fait, et que la seule solution est bien d'apprendre aux femmes à faire attention. Éviter la mise en danger, limiter les risques, être une femme prudente, voilà la solution que l'on m'a présentée comme bonne, pour que nous, femmes, soyons en sécurité dans la rue.

1 <http://www.acontrario.net/2013/04/06/camarades-feministes-je-vous-rends-hommage/>

2 <http://www.acontrario.net/2014/01/30/lutter-viol-education-garcons-culture-du-viol/>

La question que je me pose est donc la suivante : comment se fait-il, alors que c'est précisément ce qui est fait (limiter la liberté des femmes dans l'espace public en les éduquant à ne pas se vêtir, se conduire et se déplacer de telle ou telle façon, et surtout pas à n'importe quelle heure dans n'importe quel endroit), que le nombre de viols et d'agressions sexuelles ne baisse pas ?

Si c'est une si bonne solution, pourquoi ne fonctionne-t-elle pas ?

Je crois aux actes raisonnables. Je crois en l'éducation. Je crois donc qu'il est nécessaire d'expliquer aux garçons, aux hommes, ce qu'est le consentement, le respect, et surtout de leur expliquer que les femmes ont le droit de se trouver dans l'espace public sans être en danger, danger qu'elles courent parce que notre société préfère les éduquer elles à ne pas être violées ou agressées sexuellement plutôt que d'éduquer les hommes à ne pas violer ou agresser sexuellement les femmes.

Je crois aux actes raisonnables et à l'éducation parce que je trouve contre-productif de nous terrer comme des victimes présumées, évitant tel endroit à telle heure parce que nous avons décidé d'abandonner la rue à la toute-puissance d'hommes dont on trouve normal qu'ils nous fassent courir un danger. Ces hommes qui ne sont pas, ne devraient pas être nos prédateurs, nos ennemis.

Éduquons et luttons. J'y crois.

Mais je crois aussi que nous devons nous battre. Au sens propre. Nous battre contre nos agresseurs. Leur péter la gueule.

Je crois profondément, sincèrement et durablement que si agresser une femme, la traiter de pute, de salope, la harceler, lui toucher les fesses, les seins, le sexe sans son consentement, la contraindre à subir des actes sexuels, devenait DANGEREUX pour les hommes, ils le feraient moins.

Le jour où un mec qui agresse sexuellement une femme dans la rue **se fera casser la gueule, risquera ses dents, ses couilles, sa peau et sa vie, les choses commenceront à bouger vraiment.** Alors certes, il le tentera toujours. Mais il y arrivera moins. Il se fera, au sens propre, démonter la tronche. Je n'irai pas jusqu'à suggérer qu'avant de le laisser sortir de la maison, sa famille lui dira de faire gaffe à ne pas agresser une fille parce que c'est dangereux d'agresser les filles dans la rue la nuit, parce que ça, ce serait vraiment idéal, mais on peut tendre vers cet objectif.

Je crois que nous, femmes, devons apprendre à nous servir de notre corps en allant à l'encontre de tout ce que nous avons appris. **Nos corps peuvent devenir une arme bienfaitrice, émancipatrice, pour des actions de violence politique.**

Imaginez une femme en terrasse. Imaginez qu'elle soit harcelée par un connard. Regroupez autour de lui une dizaine d'autres femmes furieuses. Encerchez ce salopard. Menacez-le. Et s'il refuse de laisser sa victime tranquille, délogez-le de là à coups de latte.

Imaginez que les femmes apprennent à se battre. Pas seulement à se défendre. À se battre vraiment. Plus petites ? Plus faibles ? Plus vulnérables ? N'importe quoi. Éduquées à être vulnérables, éduquées à ce que leur petite taille soit considérée comme un handicap, oui. Mais plus faibles par nature ? Mon cul, oui. Nous ne sommes pas plus faibles.

Nous avons simplement plus peur qu'eux.

Nous nous sentons vulnérables.

Nous avons intégré notre faiblesse et notre passivité comme une composante naturelle de notre identité.

Nous laissons le pouvoir, symbolique et physique, aux hommes qui nous agressent.

Apprenons à faire de nos corps des objets dangereux pour nos agresseurs. Dépassons le stade des cours d'auto-défense (très utiles quand c'est bien fait), et ajoutons-y l'apprentissage de vraies techniques de combat, auxquelles nous serons formées en salle et en situation réelle, dans la rue. Armons-nous, si nos poings et nos pieds ne suffisent pas, d'objets qui blessent. Et blessons nos agresseurs.

La légitime défense obéit à des règles juridiques très strictes. Appliquons-les et pétons la gueule aux hommes qui nous agressent.

La sidération, la terreur paralysante quand on subit une agression, la crainte d'avoir mal, d'être blessée, ce sont des réalités d'une grande violence. Quiconque a déjà, comme moi et comme beaucoup d'autres, vécu cette violence, cette sensation d'être sans défense, incapable de bouger, pétrifiée par la crainte de crever, sait de quoi je parle. Les autres imagineront.

Mais quiconque s'est déjà défendu sait également ce qu'on ressent quand on résiste, et surtout, ce qu'on ressent quand on survit. Jack Parker, à la gloire de qui je dresserais volontiers une statue, explique ça très bien, ici³ et là⁴.

Des hommes, soutenus et cautionnés par la société, font de la rue un endroit dangereux pour nous. Rendons-leur la monnaie. Quand ce sera fait, nous pourrions cohabiter en paix.

Valérie, dans son excellent texte relatif aux luttes féministes et aux hommes⁵, a cité Christiane Rochefort. L'extrait est célèbre, mais vous savez quoi ? Je vous en remets une petite couche. Ça ne peut jamais faire de mal.

3 <http://www.madmoizelle.com/agression-mais-ca-va-134439>

4 <http://crackrockmountain.tumblr.com/post/79452376073/edit-du-17-mars-ici-derniere-mise-a-jour-a>

5 <http://www.crepegeorgette.com/2014/03/12/les-luttes-feministes-peuvent-elles-se-passer-des-hommes/>

Il y a un moment où il faut sortir les couteaux. C'est juste un fait. Purement technique. Il est hors de question que l'opresseur aille comprendre de lui-même qu'il opprime, puisque ça ne le fait pas souffrir : mettez vous à sa place.

Ce n'est pas son chemin. Le lui expliquer est sans utilité. L'opresseur n'entend pas ce que dit son opprimé comme langage mais comme un bruit. C'est la définition de l'oppression [...] L'opresseur qui fait le louable effort d'écouter (libéral intellectuel) n'entend pas mieux. Car même lorsque les mots sont communs, les connotations sont radicalement différentes.

C'est ainsi que de nombreux mots ont pour l'opresseur une connotation-jouissance, et pour l'opprimé une connotation-souffrance.

*Ou : divertissement-corvée. Ou : loisir-travail. Etc.
Allez donc communiquer sur ces bases.*

C'est ainsi que la générale réaction de l'opresseur qui a « écouté » son opprimé est, en gros : mais de quoi diable se plaint-il ? Tout ça c'est épatant.

Au niveau de l'explication, c'est tout à fait sans espoir. Quand l'opprimé se rend compte de ça, il sort les couteaux. Là on comprend qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Pas avant.

Le couteau est la seule façon de se définir comme opprimé. La seule communication audible.[...]

Je propose donc d'appliquer tout cela au sens propre.

En attendant, j'irai où je veux, quand je veux, à l'heure qui me plaît, et ce faisant je serai formée à me défendre, et armée. Le premier qui me touche, je le déboîte.

(Ce texte pourrait aisément passer une incitation à la violence. Auquel cas on considérera que j'ai très certainement coulé une bielle et qu'il faut me mettre sous tutelle. Je vais reprendre une part de tarte.)

Texte publié sur le site A Contrario : <http://www.acontrario.net>
Cet article a été mis en brochure avec l'autorisation de l'auteur.
Aucune modification du texte n'est autorisée. La vente pour profit de cette brochure est interdite.

Sa prolifération est vivement recommandée.